

La psychanalyse se fonde, nous a dit Lacan, sur un principe qui s'énonce ainsi : « Il n'y a pas de rapport sexuel », et dont le corollaire, ou bien simplement l'autre formulation, se dit en ces termes : « La jouissance est impossible ¹. »

Ce qui m'intéresse ne peut pas être de scruter plus avant les tenants et aboutissants, non plus que les transformations de ces énoncés principaux ou matriciels dans la structure de la théorie psychanalytique : je n'ai pour cela aucune compétence, ni théorique ni clinique. Aussi n'ai-je pas la moindre intention de développer quoi que ce soit

1. La première occasion de ce texte fut une conférence à l'invitation de l'École lacanienne de psychanalyse, pour le 100^e anniversaire de la naissance de Lacan, le 6 mai 2001, sous la présidence de Guy Le Gauffey et de Georges-Henri Melenotte. Le thème de la rencontre était : « Il n'y a pas de rapport sexuel. » La version finale du texte est redevable de certains apports à la discussion qui suivit cette conférence : j'en remercie tous les participants. Je remercie également ceux du Séminaire de l'*Istituto italiano per i studi filosofici di Venezia*, où ce texte fut également prononcé en juin 2001.

de l'intérieur de cette structure, de même que je ne ferai aucun commentaire proprement dit des textes où elle s'articule. Je l'aborde de l'extérieur – je vous demande de bien le noter – et je m'intéresse d'abord à la manière dont ces énoncés sont énoncés. Je pourrais dire en un certain sens que je pars de ce qu'il y a d'énonciation dans ces énoncés, comme dans tout énoncé, ou bien de ce qu'il y a de performatif et aussi de pragmatique (au sens linguistique) dans ces constatifs (puisqu'ils se présentent comme tels : comme l'affirmation de faits – non pas de faits empiriques, mais de données de la structure : toutefois, le problème ici est justement celui du rapport de l'empirique et de la structure, du rapport entre le rapport qu'il y a *de facto* et celui que *de jure* il ne pourrait pas y avoir). Je pars de ce qui se fait entendre à moi, et donc de mon écoute, certes pas analytique, mais justement pour cela flottante d'une certaine manière : laissant se produire pour moi des résonances qui ne vont pas se former à l'unisson de l'émission lacanienne, mais contre elle, à son contact, c'est-à-dire au plus près mais peut-être au plus loin en même temps, en une sorte d'écho inversé, ou bien selon un rapport lui-même (sexuel ou pas ?) incommensurable. Que me fait-on entendre ? À quoi veut-on que je prête l'oreille ? Vers quoi, de quel côté faut-il la dresser, cette oreille ?

L'énonciation est ici celle d'une certaine provocation, et d'une provocation fondée sur le paradoxe. On énonce qu'il n'y a pas ce qui se passe tous les jours (du moins y a-t-il tous les jours des « rapports sexuels » ; et même quant à la « jouissance », il n'est peut-être pas aussi simple qu'on voudrait le penser d'affirmer qu'il n'y en a pas tous les jours). Ce qu'on énonce fonctionne donc comme une annonce spectaculaire et sidérante : il n'y a donc pas ce qu'il y a ! Un philosophe averti remarquera tout de suite qu'il en va de même lorsque Hegel ou Heidegger, chacun sur un mode différent, énonce que l'être n'est pas. Toutefois, ces énoncés n'annoncent pas l'inexistence de ce qui existe ; ils disent que « être », ou le concept dénoté « être », qu'on le prenne comme copule verbale (notons au passage que nous voici déjà, soudain, dans une copulation, quelle qu'elle soit) ou qu'on le prenne comme l'acte de ce qui est *étant* au sens actif (et les deux hypothèses se recouvrent), ne peut pas consister dans quelque *chose* d'étant (ni caillou, ni Dieu, ni fleur, ni pénis). Finalement, ils disent que « être » n'est pas quelque chose, mais que « être » est ceci : qu'il y a des choses en général. Et que le « qu'il y a », le *fait* qu'il y a (empirique et transcendantal à la fois, d'un seul coup double), ou simplement l'« il y a » lui-même, n'est rien d'étant.

En va-t-il autrement du rapport sexuel qu'il n'y a pas ? D'une certaine façon, c'est peut-être toute la question. Il n'est pas impossible qu'à terme on

doive découvrir que « le rapport sexuel » se comporte comme « l'être » (entendu comme verbe et acte) vis-à-vis de ce qui serait donc pour lui « l'étant » (et qui serait alors le couple enlacé). Ou, si vous voulez, ce qui accouple le couple n'est pas un couple, sans être pour autant un seul. Ce qui accouple, et donc ce qui « est » au sens transitif qu'y demande Heidegger – ce qui transit l'étant, ce qui le traverse et qui le transporte, qui le ravit et qui s'y ravit, c'est-à-dire ce qui l'exalte et qui l'excède en même temps, du même coup – cela n'est ni un, ni deux, ni rien qui se laisse compter.

Il y a du reste dans le domaine où nous nous trouvons un mot qui fonctionne comme verbe et comme substantif : le mot « baiser », auquel désormais l'usage permet d'avoir recours, en tant que verbe, avec sa valeur argotique (qui a recouvert sa valeur classique de « donner un baiser »). On pourrait dire que « baiser » n'est aucun baiser existant, donné et reçu, mais « baiser » est le don du baiser (resterait à départager, dans le baiser, le donner et le recevoir ; mais ce serait départager le partage même, et l'on sent bien que ce serait manquer de tact absolument pour la touche même, ou pour la bouche, du baiser). En revanche, ce que l'énoncé fondateur de la psychanalyse annonce, c'est que je suis baisé chaque fois que je baise (j'ignore si Lacan a utilisé cette ressource, mais elle me paraît de son goût). Et cette autre acception argotique du verbe pourrait témoigner de ceci que

le savoir commun conçoit dans le rapport sexuel une manière de flouage : ce que Lacan porterait à hauteur de savoir analytique, un peu comme Kant le fait du savoir commun relatif à la volonté bonne.

Toutefois, on remarquera que le sens péjoratif de « baiser » (et, donc, le supposé savoir commun) relève d'une sémantique du mot qui le range dans la catégorie de l'avoir : on se fait avoir, on a été possédé (et, plus spécialement, enclulé). Ce sens procède donc d'une représentation de l'acte (je passe ici sur le mot « acte », auquel Lacan fait un sort différentiel par rapport à « rapport », si j'ose dire ; nous y reviendrons) en tant qu'appropriation dominatrice de l'un ou de l'une par l'autre. Et cette représentation elle-même procède d'un schème préalable distribuant les valeurs et les rôles de l'activité et de la passivité. On sait trop, et là encore depuis Kant, mais peut-être aussi depuis Platon, combien ce schème est fragile et combien, dans la « passivité », est entrelacée ou enlacée la « puissance passive » (*potentia passiva, dunamis tou pathein*¹), ce que l'on nomme « passion », terme dont la seule mention ouvre des perspectives inépuisables et foisonnantes à travers toute la

1. La puissance passive – la capacité d'accueillir, de recevoir, de prendre forme – joue un rôle qu'il est permis de dire très actif dans la théorie aristotélicienne de la « puissance » en général.